

L'article suivant est la conférence prononcée par M. Gilbert Lazard, Professeur à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes au XXVe Congrès des Orientalistes, réuni en été 1960 à Moscou.

Etant donné l'intérêt que M. Lazard a toujours porté à la Revue de la Faculté des Lettres de Tabriz, et vu que cette conférence originale méritait d'être publiée dans une revue littéraire iranienne, M. Lazard a eu la bonté de nous laisser le soin de la publier. Nous remercions M. Lazard de son obligeante amabilité et nous nous excusons du retard qui s'est produit dans la publication de sa conférence.

Dans l'intérêt de nos lecteurs, nous reproduisons le texte original accompagné de sa traduction en langue persane.

Dialectologie de la langue persane

d'après les textes des Xme et XIme siècles ap .J.-C.

Lorsqu'on parle des dialectes des pays iraniens, on a généralement en vue les idiomes différents du persan qui subsistent nombreux encore aujourd'hui, tels que le gīlākī et le māzandarānī dans les régions caspiennes, le sivāndī Fārs, le parler des zoroastriens de Yazd et de Kermān, etc. Ces dialectes étaient évidemment déjà en usage il y a mille ans et même devaient être plus répandus qu'aujourd'hui.

Cependant ce ne sont pas ces dialectes que nous voulons considérer ici, mais les formes locales de la langue commune, c'est-à-dire du persan, qui existaient aux environs du X^{me} et du XI^{me} siècle ap. J. C.

Cette langue, fondée originellement sur un dialecte du Fârs, s'était, à l'époque sassanide et au début de l'époque islamique, progressivement étendue vers le nord et vers l'est, et sa forme littéraire, appelée alors *fârsî dari*, était déjà brillamment cultivée par les poètes de l'empire samanide et allait rapidement s'imposer comme l'unique organe littéraire de tous les pays de culture iranienne. Le persan était sûrement, comme idiome parlé, déjà la plus répandue de toutes les langues iraniennes : son domaine s'étendait du Khouzistan au Farghana et aux confins de l'Inde, et partout elle gagnait sur les langues locales qui se maintenaient surtout dans les campagnes. Au cours de son extension elle s'était chargée de beaucoup d'éléments empruntés à des langues iraniennes du nord et de l'est notamment au parthe et au sogdien. Il est certain qu'elle s'était en même temps différenciée en un grand nombre de parlers locaux plus ou moins différenciés. Ce qu'on connaît des parlers modernes en donne l'assurance. On sait qu'aujourd'hui dans les diverses régions de l'Iran, de l'Afghanistan et du Tadjikistan soviétique, des formes plus ou moins divergentes de la langue commune sont en usage : chaque parler a ses particularités de vocabulaire, de phonétique et souvent aussi de grammaire. Dans la république du Tadjikistan s'est même constituée une nouvelle langue littéraire, fondée sur les parlers locaux et

écrite en caractères cyrilliques. La comparaison, rendue possible par des travaux récents, des dialectes tadjiks entre eux et avec le parler de Kâboul d'une part, le persan de Téhéran d'autre part, fait apparaître nombre de différences importantes et significatives, dont certaines remontent assurément à une haute époque(1). On est donc fondé à rechercher les traces à date ancienne de cette diversité dialectale.

Les historiens et les géographes ne fournissent que peu de renseignements explicites. Les plus intéressants de ceux-ci sont donnés par Muqaddasī, qui ne manque pas, à propos de chaque région, de consacrer quelques lignes au langage des habitants. On connaît notamment l'aperçu, relativement étendu, qu'il donne des parlers de l'Iran oriental et de la Transoxiane (2). Sauf dans trois cas, ceux du sogdien, du chorasmien et de la langue de Cāc (Tachkent), que ce géographe présente lui-même comme des idiomes différents, les langages qu'il mentionne ne sont que des formes locales de la langue commune. Il en distingue à peu près autant que de villes importantes ou de divisions politiques, par exemple Nēšābūr, Tōs, Nasā, Abīvard, Saraxs, Marv, Balx, le Garjistān, le Gōzganān, Hérat, etc. Les indications qu'il donne sont pour la plupart des appréciations subjectives ou des descriptions assez vagues de nuances de prononciation, qui ont surtout l'intérêt de témoigner qu'il existait entre les parlers de ces diverses régions des différences auxquelles les contemporains étaient sensibles. Un trait de phonétique est cependant défini plus précisément: ce que dit notre auteur de la manière dont

la lettre «*kāf*» était prononcée à Samarqand laisse voir que le point d'articulation des occlusives vélares était dans le dialecte de cette ville situé plus en arrière que dans d'autres parlers. Muqaddasī mentionne aussi quelques particularités morphologiques. L'une des plus intéressantes est l'existence à Samarqand de formes de parfait du type *bikardakam* «j'ai fait», *biguftakam* «j'ai dit» : des formes analogues, comportant le suffixe *-ak*, se retrouvent aujourd'hui dans des dialectes du nord-ouest du Tadjikistan. Cette concordance confirme l'exactitude des renseignements transmis par Muqaddasī.

Cependant ceux-ci restent isolés et très peu nombreux. Il nous faut donc chercher ailleurs des indices sur la dialectologie ancienne, c'est-à-dire dans le témoignage direct des textes en persan. Des données importantes sont apportées ici par les écrits judéo-persans les plus anciens, traductions, commentaires et paraphrases de la Bible, qui ont été activement étudiés vers la fin du siècle dernier, mais qui restent inédits dans leur immense majorité et qui attendent encore un traitement plus complet. Ces textes qui remontent en partie aux environs du XIII^{ème} siècle(3), ont l'avantage, pour le dialectologue, d'échapper à l'influence normalisante de la langue littéraire : ils reflètent sans doute, dans une large mesure, les parlers des auteurs ou des copistes, et on y a relevé beaucoup de formes dialectales, qui sont d'un haut intérêt, mais que le peu qu'on sait des origines de la littérature judéo-persane ne permet pas de localiser.

Les textes en écriture arabe, c'est-à-dire la littérature

en *farsi dari*, sont susceptibles aussi de fournir nombre d'indications sur la dialectologie de la langue commune aux époques anciennes. A cet égard ils sont d'ailleurs de valeur fort inégale selon leur âge, leur caractère, leur état de conservation. La langue littéraire apparaît en effet relativement tôt unifiée et fixée, et, à l'époque classique, les œuvres sont composées, sous l'empire d'une tradition rigide, dans une langue relativement fort homogène. Aussi faut-il considérer surtout les écrits les plus anciens, qui, rédigés en un temps où la norme n'était pas encore strictement définie, pouvaient refléter des particularités des parlars de leurs auteurs.

Parmi ces textes il y a en général plus à espérer de la prose que de la poésie. D'une part en effet la poésie est née et a été cultivée bien avant la prose et les traditions littéraires s'y sont imposées sensiblement plus tôt. D'autre part, la poésie la plus ancienne nous échappe presque complètement; de la production des XI^{me} et X^{me} siècles ne subsistent que de pauvres fragments; les premières œuvres qui soient parvenues jusqu'à nous datent de l'époque ghaznévide, et encore sont-elles en général conservées dans des manuscrits plus ou moins tardifs, dont le texte a été progressivement normalisé par de nombreuses copies.

Les textes en prose qui subsistent de l'époque la plus ancienne, c'est - à - dire des X^{me} et XI^{me} siècles, forment,

de l'adaptation des Annales de Tabarī au *Siyāsati-nāma*, un ensemble assez considérable et varié, en grande partie encore inédit, d'ouvrages d'histoire, de traités d'astronomie, de mathématiques, de géographie, de médecine, de philosophie, de morale, de commentaires du Coran et d'histoires des prophètes, d'introductions au soufisme et d'hagiographie. A l'inverse de la poésie, ces écrits sont en général dépourvus de caractère littéraire. Ce sont des ouvrages essentiellement pratiques, destinés à l'instruction, à l'édification ou à la propagande religieuse, qui ne manifestent, sauf exception, aucune prétention esthétique, aucun souci de beau style. A cette époque, il n'existe pas encore, dans la prose, de tradition littéraire proprement dite: la langue est donc assez libre et reste plus ou moins influencée par l'usage parlé des auteurs. C'est sur l'étude de la prose ancienne que se fonde la recherche dont les résultats sont indiqués ici sommairement.

Les formes dialectales relevées dans ces textes sont assez nombreuses (4). Mais il est souvent malaisé de les interpréter, c'est-à-dire de les localiser plus ou moins précisément. Il est rare en effet que cette interprétation soit immédiate. Les *Tabaqat al-sufiyya*, étudiées jadis par W. Ivanow (5), du mystique du XI^e siècle 'Abd Allāh Ansārī, constituent un cas privilégié: nous savons, par une assertion explicite de Jāmī, que cet ouvrage fut rédigé « dans le langage ancien de Hérat », et nous sommes ainsi assurés que les nombreuses et curieuses particularités linguistiques

que l'on y trouve appartiennent au dialecte de cette ville. Mais la plupart du temps on ne dispose pas de critères aussi simples : les matériaux doivent être soumis à une critique attentive, et l'on ne peut généralement préciser la localisation qu'à l'aide d'un faisceau plus ou moins serré de présomptions fondées sur des considérations diverses.

1) L'origine de l'ouvrage considéré constitue naturellement un premier indice. parfois elle est indiquée explicitement dans le texte lui-même. Mais souvent aussi c'est seulement l'analyse interne de l'ouvrage, l'examen des allusions définissant l'horizon géographique de l'auteur qui permet d'apercevoir dans quelle région il a vécu et travaillé.

L'origine géographique d'un texte ne suffit d'ailleurs pas à définir, à coup sûr, celle des traits dialectique qu'on y rencontre, car on peut toujours se demander si ceux-ci doivent être imputés à l'auteur ou au copiste du manuscrit utilisé ou à l'un de ses prédécesseurs. Il est souvent bien difficile de répondre à cette question sans faire appel à des indices extrinsèques. Cependant, quand les mêmes particularités se retrouvent dans plusieurs manuscrits non apparentés, elles ont toute chance de remonter à l'original. C'est le cas, par exemple, de quelques traits remarquables que l'on rencontre dans un commentaire du Coran peu connu, mais fort intéressant pour le linguiste, le *Tafsir i Surabadi* (6), composé, vers le milieu du XI^e siècle, par un auteur sans doute originaire de Hérat. Lorsqu'un suffixe

verbal de forme $-\bar{e}\delta$ marquant l'irréel et l'itération dans le passé (type *guft eδ* « aurait dit, disait », *bidānistand eδ* « auraient su, savaient »), au lieu des formes ordinaires *gufte*, *bidānistand*) (7) se rencontre à la fois dans deux manuscrits de cet ouvrage datés respectivement de 523/1129 et de 535/1150-1 et dans un remaniement élaboré à la fin du XII^{me} siècle pour un prince ghouride (8), on peut conclure que ce trait appartenait vraisemblablement au parler de l'auteur lui-même.

2) La comparaison avec d'autres langues iraniennes anciennes, notamment le sogdien, contribue occasionnellement à l'interprétation des faits relevés dans les textes. Les emprunts au sogdien décelés par W. B. Henning (9) parmi les mots enregistrés dans le *Luḡat i Furs* d'Asadi appartiennent sans doute aux parlers de Transoxiane. On en trouve d'autres, par exemple dans le *Kitāb hidāyat al-muta'allimin*, intéressant traité de médecine composé à Bokhara dans la seconde moitié du X^{me} siècle (10), ainsi *daβana* « vapeur », cf. sogdien bouddhique $\delta\beta^n$, sogdien chrétien *db^n* « flamme », ou *ciβna* « assoiffé » (au lieu de la forme ordinaire *tiβna*), qui doit avoir subi l'influence de sogd. *ciβn'* « soif », *ciβ'ntk* « assoiffé ». Les mots de ce genre sont évidemment propres aux parlers qui se sont développés sur le territoire de l'ancienne Sogdiane.

3) La comparaison avec les parlers persans et tadjiks actuels et avec dialectes iraniens modernes est fort instructive. Certains des traits qui caractérisent aujourd'hui le tadjik par rapport au persan d'Iran apparaissent déjà dans

les textes écrits en Transoxiane à l'époque des débuts de la littérature, en particulier dans le *Kitāb i hidāyat al-muta'allimīn*, qui, conservé par un très bon manuscrit ancien, constitue une excellente source pour le dialectologue. Voici quelques exemples:

- le verbe signifiant « traire », à côté de la forme commune *dosiδan*, a aussi la curieuse forme *josiδan* qui est encore usuelle en tadjik et en badaxšānī (11);

- le pronom personnel de 3^{me} personne du singulier est, sauf exception, *vai*, comme en tadjik, et non pas *ō* (*u*), comme en kâboli et en persan de Téhéran;

- l'infinitif dit « apocopé » est inusité, comme, en général, dans les parlers tadjiks: on trouve régulièrement *bāyaδ guftau* « il faut dire », *tavān kardān* « on peut faire », et jamais *bāyaδ guft*, *tavān kard*, comme en persan moderne de Téhéran.

Il est clair que des traits de ce genre, attestés dès le X^{me} siècle, remontent à l'époque où les parlers de Transoxiane se sont constitués par l'extension et la différenciation de la langue commune sur ce territoire

Dans les exemples qu'on vient de citer, la comparaison avec les parlers modernes confirme les conclusions qu'on pouvait tirer de l'origine géographique du texte, puisque le *Hidāyat al-muta'allimīn* émane de Bokhara. Dans d'autres cas, c'est cette comparaison même qui permet de localiser un texte. Il existe un petit ouvrage d'astrologie intitulé *Kitāb al-mudxal ilā 'ilm aḥkām al-nujūm*, composé sans

doute au X^{me} siècle, sans doute en arabe, par Abu Nasr de Qumm (12), et dont la version persane, riche en formes dialectales, a été étudiée jadis par S. H. Taqīzāda (13). L'auteur de cette traduction persane ne se nomme pas et ne dit pas dans quelle région il travaillait, mais, lorsqu'on trouve, dans son texte, des formes telles que *bāhū* «bras», *māng* «lune», le préverbe *hā* (équivalent à *fārā* p. ex. dans *hā rasīdan*, *hā dādan*, *hā giriftan*), le mot *nīsīdan* «regarder», qui sont plus ou moins largement répandus dans des dialectes iraniens modernes situés à l'ouest du Khorassan, et qui, en revanche, manquent, sauf erreur, dans les parlers et dialectes de l'est, il ne reste guère de doute que ce texte reflète un des parlers de la moitié occidentale du plateau iranien.

4) Enfin, la comparaison des textes entre eux et l'examen de leurs groupements, selon les particularités dialectales qu'ils présentent, permet d'appuyer et d'élargir les conclusions fondées sur les indices précédents. Nous avons vu que l'étude interne du *Tafsīr i Surabadi* suggérait d'attribuer la forme *-ēd* du suffixe verbal d'irréel au parler de l'auteur, probablement originaire de Hérat. Cette hypothèse est amplement confirmée par le groupement des textes sur cette particularité. Celle-ci se trouve, en effet, exclusivement dans ce tafsīr, dans les *Tabaqat* d'Ansārī, ouvrage écrit, comme on sait, «dans le langage ancien de Hérat», et dans un exemplaire du *Kasf al-asrār*, autre tafsīr composé par un élève d'Ansārī (14). Il est donc clair que

cette forme -eδ constitue un trait propre au parler de la région de Hérat.

A considérer les textes, dans leur ensemble, au point de vue dialectologique, on aboutit parfois à des résultats inattendus, car on est conduit ainsi à attribuer une valeur dialectale à certains faits qui n'avaient pas été envisagés à cet égard. Deux exemples caractéristiques suffiront ici :

– le nom de nombre *tīrist* «trois cents», connu en moyen-perse par les textes manichéens et par une inscription en pehlevi tardif du Tabaristan, datant de 411 de l'hégire(15), et attesté en poésie persane dans le *Garāspnāma* d'Asadī(16) et une fois douteuse chez Firdausī(17), se rencontre en prose ancienne seulement dans le *Kitāb al-mudxal*, mentionné plus haut, dans les œuvres de Šahmardān b. abī l-xair, auteur d'ouvrages scientifiques, qui vécut vers la fin de XI^{me} siècle dans le nord et le centre de la perse, et dans un petit traité d'inspiration carmathe, intitulé *Umm al-Kitāb* et composé sans doute aux environs de 1200, dans le sud-ouest de la perse (18); autrement dit, ce mot ne se trouve, en prose, que dans des œuvres originaires de l'ouest et manque complètement dans la littérature beaucoup plus abondante émanée du Khorassan, de l'Afghanistan et de la Transoxiane. C'est donc sûrement un mot appartenant aux parlers occidentaux. Le fait n'avait d'ailleurs pas échappé aux lexicographes puisque le *Burhān i Qatī* donne *tīrist* comme un mot «*pahlavi*», c'est-à-dire dialectal;

- l'emploi de la particule *mar* préposée à un substantif ou à un prénom et en corrélation avec la postpositiān *rā* (type *mar ān mard-rā Kust*) est largement répandu à date ancienne. Il est universellement considéré comme un archaïsme. De fait il disparaît progressivement à l'époque classique. Cependant, si l'on examine attentivement les anciens textes de prose, on aperçoit un autre principe de répartition. Il est frappant que l'emploi de *mar* avec *rā* soit très abondant dans ceux qui sont issus de la Transoxiane et de la partie orientale de l'actuel Afghanistan, et ceci jusque dans des ouvrages du XII^{me} siècle, où l'on ne trouve plus guère certains autres archaïsmes caractéristiques (tels que les formes *andar, hame* pour les formes classiques *dar, mē*); en revanche il est assez rare dans les textes de Hérat, très rare ou absent dans la plupart des textes de l'ouest, même dans ceux qui présentent régulièrement d'autres traits archaïques (tels que *andar, hame*); En somme, on voit assez nettement, dans des écrits à peu près contemporains, l'emploi de *mar* avec *rā* décroître d'est en ouest, ce qui suggère que ce tour était vivant surtout, sinon exclusivement, dans les parlere les plus orientaux.

Dans l'ensemble, l'étude dialectologiques des ouvrages de prose des X^{me} et XI^{me} siècles conduit à discerner, parmi les formes locales de la langue commune à cette époque, celui de l'ouest et celui de l'est. Cette répartition n'est pas inattendue, puisqu'elle coïncide avec celle que l'on admet généralement pour les parlere modernes; elle

atteste que les grandes divisions dialectales de la langue commune se sont constituées dès l'origine, c'est-à-dire dès l'époque où celle-ci s'est étendue sur l'ensemble du plateau iranien et la Transoxiane. Les textes émanés de l'est sont de beaucoup les plus nombreux, ce qui est compréhensible, car c'est dans l'est que la littérature a pris son premier essor. Ils laissent entrevoir, au sein du groupe oriental, plusieurs sous-groupes, dialecte de Transoxiane, dialecte de la région de Ghazna, dialecte de Hérat, celui-ci apparemment assez différent des autres (19). Les parlers du groupe de l'ouest ne se reflètent que dans un petit nombre de textes, pour la plupart issus du centre et du nord-ouest de la Perse. Ceux-ci sont trop peu nombreux et leurs localisations trop souvent imprécises pour qu'on puisse définir ici des subdivisions. Cependant il faut très probablement y joindre la littérature judéo-persane ancienne. En effet, et ce n'est pas là le moindre des résultats auxquels conduit la considération des textes dans leur ensemble, si l'on compare les écrits judéo-persans avec la littérature en écriture arabe, on s'aperçoit que les traits dialectaux fort nombreux offerts par le judéo-persan sont étrangers aux textes, nombreux aussi, originaires de l'Iran oriental, et que quelques-uns se retrouvent, en revanche, dans les ouvrages issus de l'Iran occidental. Il est donc extrêmement vraisemblable que les écrits judéo-persans anciens émanent aussi des régions de l'ouest, dont ils reflètent d'ailleurs plusieurs variétés dialectales.

Les conclusions qu'on vient d'esquisser restent nécessairement assez sommaires, d'une part parce que les particularités locales se manifestent, en général, que très sporadiquement dans les écrits, tels qu'ils nous sont parvenus, et, d'autre part, parce que bien des faits relevés dans les textes restent isolés et ne pourront être interprétés et localisés que par comparaison avec les parlers modernes qui, excepté les dialectes tadjiks, sont encore presque inexplorés. On pourra élargir et affermir ces premiers résultats, sans doute en poursuivant le dépouillement des textes, notamment des écrits judéo-persans, mais aussi en menant des enquêtes sur l'ensemble des parlers modernes.

Ces études de dialectologie historique sont nécessaires pour éclairer la formation et le développement de la langue littéraire classique. Constituée d'abord dans l'est, celle-ci fut, dans les premiers temps, certainement très proche des parlers orientaux, notamment de ceux de Transoxiane. En s'étendant ensuite vers l'ouest, elle élimina sans doute nombre de traits et de mots locaux propres aux dialectes de l'est: ce sont des mots de ce genre que le dictionnaire d'Asadī rassemble et explique à l'usage des Iraniens de l'ouest. On entrevoit donc quelques grandes lignes de l'évolution, mais l'histoire est encore obscure: quels parlers influencèrent le développement ultérieur de la langue littéraire? et comment l'influencèrent-ils? fut-ce en lui fournissant des éléments nouveaux? ou en l'incitant seulement à se débarrasser de traits locaux trop particuliers

empruntés à d'autres parlers? Autant de questions qui ne pourront être résolues que par le dépouillement critique des textes et l'enquête sur le terrain.

Il serait en particulier d'un grand intérêt que fussent menées des enquêtes systématiques sur les parlers persans de l'Iran et de l'Afghanistan, et ceci le plus tôt possible. La modernisation entraîne en effet inévitablement l'unification progressive de la langue. Beaucoup de particularités dialectales sont appelées à disparaître. La description précise des différentes formes locales du persan parlé est une tâche urgente et importante.

Notes

1. Voir G. Lazard, *caractères distinctifs de la langue tadjik*, dans *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, t. 52 fasc. 1 (1956) p. 117-186.

2. Ed. De Goeje, *Bibliotheca Geographorum Arabicorum* t. III, p. 334-336.

3. Les quelques documents judéo-persans antérieurs (inscriptions de Tang-i Azao et de Travancore, fragment de lettre trouvé à Khotan, procès-verbal d'Ahvaz) sont des textes intéressants, mais très brefs.

4. Plusieurs avaient été déjà notées et reconnues comme dialectales par le regretté M. T. Bahar dans son précieux *Sabksināsi*.

5. *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1923, p. 1-34 et 337-382.

6. Cf. Storey, *Persian Literature*, I, p. 3 et 1189.

7. -eδ conserve l'ancienne dentale finale que la forme classique -e a perdue : -e(δ) < moyen-perse he(δ) < iranien ancien hait, 3^{me} sing. optatif de *ah*. «être».

8. le manuscrit de ce remaniement se trouve au Musée d'Archéologie de Téhéran. Il a été décrit par M. Bayāni, dans la revue *Payām-i nan*, 1^{re} année n°7 p. 44-47.

9. *Bulletin of the School of Oriental Studies*, 10 (1939) p. 93-106.

10. sur cet ouvrage voir M. Minavi dans la revue *ya'ima*, 3^{me} année (Téhéan 1329) p. 497-510, A. F. L. Beeston, *Catalogue of the Persian... Manuscripts in the Bodleian Library*, Part III (Oxford 1954) p. 91, n°2841, et G. Lazard, dans le recueil collectif *Rudaki et son époque* (Stalinabad, 1958) en russe p. 86-91.

11. Cf. D. L. R. Lorimer, *The Phonology of Bakhtiari, Badakhshani and Madaglashti Dialects* (London 1922) p. 143.
12. Cf. Brockelmann, *Geschichte der arab. Literatur*, I 223 et *Supplement I* 398.
13. Dans la revue *Kāva* (*Kaveh*), nouvelle série, 1ère année, n° 7 (juillet 1920) p. 6 et suiv.
14. Cf. M. Mu'īn dans la revue *Dāniš*, 1ère année, n°2 (Téhéran 1328) p. 66-68.
15. Cf. Herzfeld, *Archaeologische Mitteilungen aus Iran*, IV (1932) p. 145.
16. Ed. Ya'īma'i (Téhéran 1317) p. 485.
17. Seulement dans le lexique de 'Abd al-Qadir Ba'īdādī (cf. Wolff, *Glossar*, s. v.)
18. Étudié par W. Ivanow, dans *Revue des Etudes Islamiques* t. 6 (1932) p. 419-481, et édité par le même auteur dans *Der Islam*, 23 (1936) p. 1-132.
19. C'est sans doute pourquoi ce dialecte est qualifié par Muqaddasī de «barbare». Se distinguant, par des particularités assez marquées, d'autres dialectes plus proches de la langue littéraire, il devait naturellement paraître peu élégant.

Errata

<u>Page</u>	<u>Ligne</u>	<u>Au lieu de:</u>	<u>Lire:</u>
1	21-22	le s̄ivandī Fārs	le s̄ivandī dans le Fārs
2	8	ferme	forme
2	9	poètes	poètes
2	20	différenciée	différenciée
7	5	moins	moins
7	9	dens	dans
7	15	dialectique	dialectiques
7	17	autenr	auteur
8	14	appartiennement	appartiennent
8	15-16	Kitāb hidāyat al-muta'allimīn	Kitāb i hidāyat al-muta'allimīn
9	14	guftau	guftan
12	2	postpositiān	postposition
12	22	dialectologiques	dialectologique
13	8	sous-groupea	sous-groupes
14	3	se manifestent	ne se manifestent
14	3	qne	que